



HAL
open science

Senghor

Françoise Blum

► **To cite this version:**

Françoise Blum. Senghor. Jean-Numa Ducange; Razmig Keucheyan; Stéphanie Roza. Histoire globale des socialismes, La Découverte, 2021, 978-2-13-082210-3. halshs-03767868

HAL Id: halshs-03767868

<https://shs.hal.science/halshs-03767868>

Submitted on 2 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Senghor

Par Françoise Blum

Léopold Sédar Senghor (1906-2001) est connu pour avoir été, outre le premier président de la République du Sénégal et un des artisans de la décolonisation de l'Afrique subsaharienne, l'apôtre de la Négritude. Mais il fut aussi celui d'un socialisme africain, ou pour mieux dire, d'une « voie africaine vers le socialisme », fondateur et dirigeant de partis se réclamant du socialisme, et théoricien à ses heures. Négritude, religion et socialisme ont fait chez lui bon ménage et sont les trois principes d'une pensée prolifique, conçue aussi comme instrument d'une pratique gouvernementale.

Senghor fut d'abord poète et grammairien – il était agrégé de grammaire depuis 1935, et avait demandé et obtenu la citoyenneté française pour passer l'agrégation – qui, après des études supérieures en France, fit ses premières armes dans l'enseignement, aux lycées de Tours et de Saint-Maur-les-Fossés puis à l'École nationale de la France d'Outre-mer (ENFOM). Son combat de l'entre-deux-guerres, aux côtés du Martiniquais Aimé Césaire et du Guyanais Léon Gontran-Damas est d'abord culturel. Son entrée en politique n'intervient qu'après la Deuxième Guerre mondiale au cours de laquelle il a passé deux ans dans des camps de prisonniers. Elle date de 1945 où il se présente, sur les instances de son mentor et aîné Lamine Gueye, comme candidat du deuxième collègue (celui des indigènes dotés de certaines capacités) à l'Assemblée Nationale Constituante. Il est élu sous l'étiquette de la SFIO, comme Lamine Gueye qui, citoyen des 4 communes – né à Saint-Louis – est candidat pour le premier collègue (celui des citoyens à part entière). Senghor est donc alors membre de la SFIO dont la branche sénégalaise avait été créée par Lamine Gueye. Mais, de même d'ailleurs que ce dernier, il ne respecte pas toujours la discipline de parti. C'est le cas par exemple lors du vote sur la levée de l'immunité parlementaire des députés malgaches au moment de l'insurrection de 1947. Senghor et Lamine Gueye votent contre, comme ils votent pour l'égalité de traitement des soldats africains et métropolitains, malgré le parti. Senghor est l'élu des régions rurales du Sénégal, alors que Lamine Gueye bénéficie du vote urbain. Mais il ne va rester que brièvement à la SFIO. A la conférence annuelle de la SFIO sénégalaise à Kaolack en 1947, il prend fermement position contre la direction du parti, qu'il accuse d'un excès de centralisme. En octobre 1948, après bien des désaccords, il rend public sa lettre de démission de la SFIO, adressée à Guy Mollet où il dénonce, outre un véritable « système Lamine Gueye » divers errements du parti en matière de politique africaine. « La vérité est que le parti use des territoires d'outre-mer non comme des fins mais comme des moyens dans le jeu souvent stérile de la politique métropolitaine »¹. Il quitte donc le parti, en même temps qu'il rompt avec Lamine Gueye pour fonder le Bloc Démocratique Sénégalais (BDS). A côté de l'AOF organe de la SFIO, il a créé *Condition humaine*, qui va faire office d'organe du BDS, et dans les colonnes de laquelle la culture (littérature ou poésie) tient une place considérable. On peut noter que c'est aussi en 1948 que Senghor publie *l'Anthologie de la poésie nègre et malgache*² que Sartre dote d'une retentissante préface : *l'Orphée noir*. La création du BDS s'inscrit dans un courant plus général d'autonomisation des forces politiques et syndicales africaines. Le Rassemblement Démocratique Africain (RDA), premier grand parti africain a été fondé en 1946. Senghor n'en a pas signé le manifeste fondateur (septembre 1946), bien qu'approuvant la démarche, car il épousait au même moment Ginette Eboué, la fille du gouverneur Félix Eboué dont il se séparera quelques années plus tard pour épouser Colette Hubert. Et il n'alla pas au Congrès de Bamako qui marqua en octobre 1946 les véritables débuts du parti, car il avait cédé alors aux instances de la SFIO qui voyait dans la création du RDA la main des communistes. Le BDS comme

¹ *Condition humaine*, n°14, 5 février 1948, cité par J. Vaillant, p. 277

² *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*. Précédée de *Orphée noir* / par Jean-Paul Sartre, Paris, PUF, 1948.

d'ailleurs *Condition humaine* se revendique socialiste, et même « socialiste scientifique ». A l'assemblée nationale où Senghor siège continuellement de 1945 à 1955, année où il devient secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil dans le gouvernement Edgar Faure, il est inscrit, après son départ de la SFIO au groupe des Indépendants d'Outre-mer (IOM). Mais les partis africains sont pluriels et la quête d'unité reste vaine, malgré les restructurations partisans. Va également être vaine la quête de Senghor d'une unité africaine à l'intérieur d'une fédération ou confédération multinationale. Toujours est-il que le BDS cède la place en 1956 au Bloc Populaire Sénégalais (BPS) qui absorbe des éléments plus jeunes et plus radicaux venus tant de la SFIO que de l'ancienne section du RDA, l'UDS (Union démocratique sénégalaise)-RDA. Le BPS aura une vie brève car il devient dès 1958 l'UPS (Union progressiste sénégalaise) qui absorbe cette fois la SFIO de Lamine Gueye et marque ainsi la réconciliation de Senghor avec son ancien mentor. L'UPS s'alliera brièvement avec la section RDA du Soudan, pour former le Parti de la Fédération africaine. La vie du PFA fut aussi courte que celle de la Fédération du Mali qui réunissait Sénégal et Soudan français. La Fédération avait demandé et obtenu son indépendance. Mais elle éclata très vite, cédant la place à deux pays distincts, le Sénégal et le Mali ancien Soudan français). Les conceptions que Senghor et Modibo Keita avaient du socialisme et du pouvoir n'étaient pas les mêmes sans doute, sans parler du heurt de personnalités charismatiques. L'UPS à partir de juin 1960 reprend donc son autonomie. La marche vers le Parti unique (unifié préférera Senghor) commence. En 1960, le Parti Africain de l'Indépendance (PAI), marxiste, est interdit suite à des émeutes à Saint-Louis et ses membres arrêtés et jugés, ou contraints à l'exil ou à la clandestinité. Et, en 1966, l'UPS absorbe le Parti du Regroupement Africain-Sénégal (PRA-Sénégal). Le parti est désormais seul maître à bord. Le parti unique est alors la règle en Afrique, un peu comme si l'impossible unité de l'avant indépendance s'était enfin réalisée mais à l'échelle nationale. Le parti unique (l'UPS) est considéré comme l'instrument indispensable de la construction nationale, au-delà de tous clivages ethniques ou religieux. L'UPS de Senghor n'est ni tout-à-fait un parti de masse, ni tout-à-fait un parti d'élite et/ou de cadres mais se situe sur une voie médiane, malgré sa vocation à être un parti de masse. Le règne du Président Senghor est alors sans partage. En 1976, cependant la situation évolue. Senghor concède un multipartisme limité à 3 courants : l'UPS, qui devient le Parti Socialiste sénégalais, mais aussi le marxiste PAI (sur sa gauche), et le libéral Parti Démocratique Sénégalais (PDS) d'Abdoulaye Wade. Et le 28 septembre le Parti socialiste sénégalais intègre l'Internationale socialiste, grâce à la médiation de François Mitterrand. En 1981, c'est le socialiste Abdou Diouf, qui, dès son arrivée à la Présidence après la démission de Senghor en 1980 instaurera le multipartisme intégral.

Senghor, théoricien du socialisme ?

Tous les partis fondés par Senghor l'ont été sous l'étiquette socialiste. Senghor sans être vraiment un théoricien a néanmoins défini à de très multiples occasions et dans de très nombreux textes ce qu'il entendait par socialisme. Il a lui-même réuni tous ces textes dans les cinq volumes d'une série baptisée *Liberté* et publiée au Seuil de 1963 à 1993. Deux de ces volumes *Liberté II* et *Liberté IV* sont placés sous l'étiquette socialiste : « Nation et voie africaine du socialisme » et « Socialisme et planification ». Au fondement de sa pensée il y a le concept de métissage, et son socialisme africain est aussi une forme de métissage, celui de la négritude entendue au sens de l'identité de l'homme noir, dont la civilisation peut être fécondée par le socialisme européen, qu'il s'agisse de celui de Marx et Engels ou des socialistes utopiques Fourier ou Saint-Simon.

La pensée socialiste de Senghor s'est en effet nourrie de références intellectuelles qui l'ont fait mûrir et se déployer en diverses occasions : articles, ouvertures ou programmes de congrès etc... Elle s'est nourrie à trois sources majeures. La première de ces sources est l'œuvre d'ethnologues, en tout premier lieu celle de l'Allemand Leo Frobenius dont la lecture a profondément influencé les théoriciens de la négritude. Il a lu aussi ce que Valentin Mudimbe a appelé la « bibliothèque coloniale » : les œuvres des administrateurs Maurice Delafosse ou Robert Delavignette. Il est d'ailleurs l'ami de ce dernier qui lui a procuré des cours à l'ENFOM. Ces lectures l'amènent à solidifier ses connaissances sur les sociétés rurales africaines, que lui, natif de Joal dans le Sine-

Saloum, connaît par ailleurs de l'intérieur. Il est convaincu que l'appartenance à divers groupes (d'âge, professionnels, de genre) qui caractérise les sociétés africaines est une donnée culturelle qui préserve d'un individualisme délétère. L'homme africain n'est point tant un individu qu'une personne, c'est-à-dire inséré dans de multiples réseaux, d'âge ou de parenté.

La seconde source de son inspiration est fournie par les penseurs socialistes du XIXe – il a lu Fourier et Saint-Simon - et en tout premier lieu Marx et Engels. Senghor ne rejette aucunement le marxisme, tout en en récusant certains aspects. Il reconnaît à Marx des qualités essentielles : la méthode, l'humanisme. Le premier texte où Senghor s'exprime sur Marx et le marxisme est un article paru en 1948 dans la *Revue socialiste*, « Marxisme et humanisme »³. Il y oppose l'humanisme du jeune Marx à la doctrine économiste du Marx de la maturité. C'est ainsi qu'il écrit : «quel profit à retirer de ces œuvres de jeunesse ! Aussi bien celles-ci renferment-elles les principes de l'éthique de Marx, qui nous propose comme objet de notre activité pratique, la libération totale de l'homme. Il faut citer ici : 1844 : Contribution à la question juive ; 1845 : La Sainte Famille ou la Critique de la critique (en collaboration avec Engels) ; 1847[sic] : XI thèses sur Feuerbach ; 1844 : Economie politique et philosophie, dont il faut rapprocher le manuscrit publié dans la *Revue Socialiste* (février 1947) sous le titre de le Travail aliéné et l'idéologie allemande (1845, 1846, en collaboration avec Engels) ». Quinze ans plus tard il publie *Pour une relecture africaine de Marx et d'Engels* (Nouvelles éditions africaines, 1976) discours qu'il a tenu lors d'un colloque sur le libéralisme planifié et les voies africaines du socialisme à Tunis en janvier 1975. Le texte est une sorte de mise au point de son rapport au marxisme. Il y récuse certains concepts, dont le premier est la lutte des classes, pour revendiquer son remplacement théorique par celle opposant « peuples nantis et peuples prolétaires » : « ... le problème majeur du socialisme, c'est moins de supprimer les inégalités de classes au sein d'une même nation que celles qui existent entre « pays développés » et « pays en développement »⁴

La troisième source à laquelle Senghor s'est abreuvée est une pensée d'essence religieuse, celle d'Economie et Humanisme, association catholique d'études et de recherches qui fonde son action sur le concept d'économie humaine, sans doute – le Père Lebret, son fondateur conseillera les premiers gouvernements du Sénégal indépendant – mais surtout celle du Père Pierre Teilhard de Chardin. La lecture que fait Senghor de Teilhard, qui est lui aussi un lecteur de Marx l'a aidé à résoudre ce qui aurait pu être pour lui une impasse ou un problème, l'athéisme de Marx. Il considère, à la suite de Teilhard, que cet « athéisme marxiste n'était pas absolu ». Il développe ces idées notamment dans un texte intitulé « Pierre Teilhard de Chardin et la politique africaine », publié dans les *Cahiers Pierre Teilhard de Chardin* en 1962 : il cherche et trouve chez Teilhard une solution à ce qu'il considère, sans le rejeter, comme les impasses du marxisme. Il va en quelque sorte réintroduire la religion dans le marxisme en disant que « en réalité la protestation de Marx contre l'aliénation religieuse est celle-là même qui pourrait être formulée dans "une réaction d'origine chrétienne contre les déviations des chrétientés historiques" qui "a entamé d'autant moins l'essence même de la religion que l'idée d'aliénation est d'essence religieuse" ». « Des deux idéologies, des deux fois qui se partagent le monde contemporain, si l'une est religieuse, l'autre est marxiste et toutes deux sont animées radicalement d'une foi égale en l'homme ». Le maître mot est la foi dans l'homme, l'humanisme. Ce que Senghor voit désormais chez Marx c'est ainsi plutôt une critique de la caricature qui a été faite de la religion que de la religion elle-même.

Même si Senghor est conscient que Marx et Engels se sont surtout intéressés à la situation européenne, il trouve dans une lettre adressée en 1881 par Marx à Vera Zassoulitch quelques éléments qui lui semblent pouvoir concerner l'Afrique, en particulier quand Marx se dit convaincu que la com-

³ Reproduit dans : Léopold Sédar Senghor, *Liberté 2 : nation et voie africaine du socialisme* (Paris : Seuil, 1971), p. 29-44...

⁴ Léopold Sédar Senghor, *Pour une relecture africaine de Marx et d'Engels*, Nouvelles éditions africaines, Dakar, 1976, p. 24.

mune rurale est « le point d'appui de la régénération sociale en Russie ». La commune rurale africaine peut être aussi ce point d'appui d'une régénération fécondée par les apports techniques de l'Europe, par cette assimilation active que Senghor a toujours opposé à l'assimilation passive : assimiler sans être assimilé fut un de ses maîtres mots. En fait il s'agit donc par le socialisme de revitaliser une communauté africaine qui était « socialiste » avant que le socialisme soit inventé en Europe. Et c'est Marx, revisité par Teilhard, que Senghor ancre dans une négritude également revisitée. On a pu parler de « négritude teilhardisée ». Pour mieux dire, il faudrait parler de négritude marxisée et teilhardisée. Ce sera donc là l'armature théorique de sa « Voie africaine du socialisme ». Senghor donne finalement de ce socialisme la définition suivante :

« la méthode qui met la recherche et les techniques – politiques, économiques, sociales, culturelles – au service de la socialisation panhumaine : de la civilisation de l'universel. C'est l'humanisme des temps contemporains. »

Mais Senghor n'est pas qu'un théoricien, c'est aussi un homme politique : son programme sera celui de l'État sénégalais et celui de l'UPS. Celui-ci peut tenir en quelques mots : Planification, coopératives, capitaux. Capitaux, car Senghor n'est pas hostile aux investissements étrangers (et en particulier français) qu'il appelle au contraire de ses vœux, récusant tout projet de nationalisation. Planification ; car cela s'impose pour développer l'économie, et que Senghor a lu Gaston Berger, philosophe de la prospective. Mais le maître mot est sans doute « Coopératives ».

Qu'en est-il alors de ce socialisme sur le terrain ? De 1958 à 1962, un gros effort va effectivement être fait en matière de création de coopératives dans le monde rural conjointement avec une dite « Animation rurale », où les paysans sont à la fois des acteurs et des apprenants. Cette politique à destination des campagnes est essentiellement menée par le président du Conseil Mamadou Dia, également socialiste, vieil ami et compagnon de lutte de Senghor, à qui le Président laisse la gestion quotidienne des affaires. Mais cela n'est pas pour plaire à tout le monde, ni aux Français investisseurs au Sénégal, ni aux Mourides, ces marabouts de l'arachide dont Jean Copans a décrit les pratiques, et dont les disciples (talibés) cultivent les champs. Toujours est-il que Mamadou Dia s'est fait beaucoup d'ennemis avec une politique rurale qui était celle que Senghor appelait de ses vœux. Après l'arrestation de Mamadou Dia en décembre 1962 pour tentative de coup d'état, cette politique va être sinon abandonnée, du moins édulcorée. Mamadou Dia et ses compagnons sont internés jusqu'en 1974, puis amnistiés en 1976, l'année du multipartisme et de la relative libéralisation du régime. Senghor va démissionner en 1980, se consacrant désormais à ses activités littéraires et savourant son élection à l'Académie française.

Son socialisme a été un de ces « socialismes africains » que l'on a parfois opposé aux socialismes scientifiques. Mais d'une certaine façon cette opposition ne tient pas. On a vu que Senghor, loin de s'opposer au marxisme en avait nourri sa pensée, sinon sa pratique. L'Afrique a été le continent des socialismes pluriels, où ont été tentées de nombreuses expériences communautaires, dans le souci d'améliorer la vie des peuples sans détruire pour autant culture et institutions spécifiquement africaines. La commune villageoise - ou commune rurale pour reprendre les mots de Marx cités par Senghor – a pu être une pièce maîtresse de politiques socialistes soucieuses de préserver l'identité de l'homme négro-africain, selon les mots de Senghor. Mais, dans les années soixante, la Négritude, dont le festival mondial des arts nègres, organisé en 1966 à Dakar voulait être l'éclatante manifestation, est un concept critiqué par une jeune génération qui parfois se revendique du marxisme, sans toujours en avoir aussi bonne connaissance que Senghor.

BIBLIOGRAPHIE

Léopold Sédar Senghor, *Liberté 2 : Nation et voie africaine du socialisme*, Paris, Seuil, 1971.

Léopold Sédar Senghor, *Liberté 4 : Socialisme et planification*, Paris, Seuil, 1983.

Ruth Schachter Morgenthau, *Le multipartisme en Afrique de l'Ouest francophone jusqu'aux indépendances : la période nationaliste*, trad. de l'anglais, Paris, L'Harmattan, 1998.

Janet Vaillant, *Vie de Léopold Sédar Senghor : Noir, Français et Africain*, Paris, Karthala-Sephis, trad. de l'anglais américain par Roger Meunier, 2006